

**Joné Durel**

**Transformer le noir  
en couleurs**

*Fiction*

À mes trésors, pour leur tendresse  
généreuse et lumineuse.

À Etty.

« Et toujours, lorsque je me montrais prête à  
les affronter, les épreuves se transformaient  
en beauté. » Etty Hillesum

*Mon Trésor,*

*Tu as longtemps et tendrement insisté pour que je t'écrive mon histoire. J'ai beaucoup résisté. Je ne savais pas quoi t'en dire. Je ne savais pas comment le dire. Je n'avais pas envie de replonger dans mes douleurs. Je ne voulais pas te les transmettre. Tu n'étais qu'une enfant. Mon enfant.*

*Et puis... Et puis finalement, malgré moi, dans le désordre le plus confus, par touches éprouvantes et par touches lumineuses, cela s'est installé en moi. Cela s'est construit ensuite. Au fil des mots qui m'assaillaient, dans un besoin urgent de se dire, cela s'est écrit en moi. Tu as su parler à ma nécessité de poser les mots, car tu sais combien cela vit... Tu sais combien cela vibre en moi.*

*Alors, ce matin au chant du merle, j'abandonne pour un temps l'écriture de mon roman, et je m'adresse enfin à toi. Toi qui n'es plus si petite maintenant, toi qui grandis et te transformes, toi qui interroges la vie avec appétit et inquiétude, je t'écris.*

*Voilà mon Trésor, installe-toi bien confortablement maintenant. Je vais te conter mon histoire. Plus précisément, je vais te conter une étape décisive sur mon chemin. Ouvre grand les oreilles de ton cœur. Je me sens tout émue et timide, à l'instant, au moment de te livrer ce bout de moi.*

## **Nous étions heureux en forêt**

À l'époque, nous habitions la maison en lisière de la forêt de Fontainebleau. Depuis notre plus jeune âge, Papa et Maman, tes grands-parents, nous avaient initiés à ses beautés. Ils en étaient amoureux et je crois bien que, ma petite sœur Lina et moi, nous l'étions aussi. Sac sur le dos, chaussures de marche aux pieds, notre petit équipement forestier était comme une seconde peau.

Le dimanche, au petit matin, nous partions en famille à la rencontre de notre forêt. Dès les premiers pas, nous l'embrassions de nos regards, de nos sourires et de nos mots. Nous nous adressions à elle de vive voix, comme on parle à une amie. Nous étions reconnaissants et heureux de la retrouver chaque fois. Nous étions parfois enjoués et un peu fous, souvent rêveurs et silencieux. Nous marchions d'un bon pas, un bon moment, puis nous nous posions au hasard, quand la beauté du lieu nous y appelait ou quand la faim nous tenaillait.

Parfois, nous allions directement, Lina et moi, rejoindre notre coin secret. Il s'agissait d'un espace à l'écart des chemins. Une zone plate et assez large, enclavée entre les rochers. Des mois plus tôt, un jour où nous nous étions un peu égarées elle et moi, nous y avions découvert une cavité dans un rocher. Nous nous y étions abritées de la pluie, le temps de reprendre nos esprits.

Le lieu nous avait aussitôt enchantées. Dans la grotte, il était en effet possible de tenir assis à plusieurs et d'observer à l'extérieur sans être vu, depuis l'une ou l'autre des deux ouvertures.

Nous étions finalement reparties, des projets plein la tête, bien décidées à revenir au plus vite. C'est ainsi que de dimanche en dimanche, nous avons investi notre refuge.

Peu à peu, nous avons entremêlé branchages, cordages et feuillages, pour créer de grandes extensions accolées à la grotte.

Nos parents avaient adopté, eux aussi, notre coin secret. C'est pourquoi, lorsqu'ils nous y rejoignaient, c'était toujours avec un plaisir enfantin qu'ils s'invitaient dans notre cabane. Une fois installés, nous sortions les victuailles des sacs à dos et nous n'émergions de notre refuge qu'une fois repus.

Alors, bien souvent, étendue comme un lézard sur un rocher, Lina ouvrait son guide de la forêt. Elle s'entêtait à le déchiffrer, aidée de Papa qui, un peu avant l'heure, lui apprenait à lire malgré lui.

Dans ces moments-là, j'aimais accompagner Maman dans ses divagations alentour. Elle était toujours équipée de son appareil photo, de son carnet et de son crayon. Elle était émerveillée par les ombres et les lumières. J'apprenais à ses côtés les rudiments du dessin et de la photographie. Elle me laissait parfois l'appareil. Je tenais alors de l'or entre les mains. Je devais en prendre grand soin et veiller à économiser la pellicule.

Le temps passant, nous remettions nos sacs sur le dos. Nous allions ainsi, tous les quatre, marchant, flânant, d'une pause à l'autre. Aux beaux jours, des amis nous rejoignaient parfois et nous achevions ensemble la journée, perchés sur l'un des nombreux promontoires de notre forêt.

Tandis que celle-ci se vidait peu à peu de ses promeneurs, nous nous installions au cœur de son immensité scintillante de soleil. Nous nous y abreuvions des lumières du couchant qui illuminaient les chaos de rochers. Ceux-ci perçaient la forêt par endroits et semblaient dévaler les reliefs sans retenue. Nous aimions, alors, nous enivrer de silence... Magnifique silence, ponctué, par instants, de la merveilleuse mélodie des oiseaux qui se faisaient échos de cime en cime...

### **Et puis...**

Et puis, un soir d'automne, ce fut l'accident. J'étais dans la cuisine, debout sur un tabouret. En équilibre sur la pointe des pieds... J'essayais vainement d'attraper une boîte ou je ne sais quoi, tout au fond d'un placard. Mouvement d'impatience, l'impulsion en trop, le tabouret qui vacille... Je basculai soudain. Ma tête cogna sur le rebord de l'évier.

## **Aveugle !**

Je me réveillai, des semaines plus tard, sur un lit d'hôpital. Je découvris alors l'étendue du désastre. J'entends encore mon gémissement de désarroi. J'entends la confusion de mes parents, fous de soulagement et bouleversés de chagrin. J'entends leurs pleurs contenus ponctués de rires heureux et douloureux, leurs paroles tendres et maladroites à la fois.

Puis, ce fut le retour à la maison. Lunettes noires. Frange soigneusement répartie sur la cicatrice de mon front. Aveugle !

Le diagnostic médical était tombé comme un couperet. Le contre diagnostic confirmant, à la hache, ma cécité irréversible, je me retirai subitement du monde. Ma chambre et mon lit me suffisaient pour me noyer dans le tourbillon de mon cauchemar éveillé.

Je ruminais mon désespoir entre mes quatre murs. Rien ne semblait pouvoir m'en sortir. L'accompagnement pesant, ou délicat, des uns et des autres n'avait aucune prise sur moi. La confiance de mes proches, les douces paroles de soutien et d'espoir... Tout semblait glisser sans m'apaiser, ou presque. Ou... à mon insu ? Butée, en colère contre la fatalité, je m'y refusais.

L'hiver alors fut long, si long. Un tunnel sans fin. Un enfermement rageur et désespéré à l'intérieur de moi-même. À l'intérieur de mes propres murs ! Un hiver glacial au dedans de moi. Des semaines et des mois d'une éternité mortifère. Passage brutal de l'enfance innocente et rayonnante, à cette mort, intérieure et rampante.

Le temps passait. L'hiver n'en finissait pas de finir. Je restais enfouie au fond de moi. L'affection de mes parents, celle de ma petite sœur et de tous ceux qui m'aimaient n'y changeaient rien. Aux interpellations de Lina qui, chaque jour, installait son campement derrière ma porte, je répondais par des jurons inaudibles.

J'avais douze ans ! J'avais ton âge mon Trésor et j'étais inconsolable.

Une litanie de deuils résonnait en boucle dans ma tête : nous n'irions plus saluer le jour naissant avec Maman sur les rochers, pinceaux ou pastels à la main ; nous ne resterions plus cachées derrière nos jumelles à guetter les oiseaux avec Papa ; nous n'irions plus gambader sur les sentiers avec Lina ; nous ne jouerions plus à nous perdre et nous retrouver parmi les rochers. Quant à notre cabane, nous l'avions abandonnée depuis de longs mois maintenant.

## **Chemins intérieurs**

Mais, lentement, un chemin se faisait dans la maison et en moi. De l'intérieur, vers l'extérieur. De l'intérieur de ma chambre, vers l'extérieur de ma chambre. De l'intérieur de moi, vers l'extérieur de moi. Maman venait régulièrement s'asseoir sur mon lit. Elle me prenait dans ses bras, tout contre elle. Elle chantonnait des berceuses de mon enfance à mon oreille. Souvent, nous restions ensemble en silence, mêlant le doux balancement de nos respirations.

Longtemps, j'ai refusé de la suivre hors de ma chambre quand elle en repartait. Je ne franchissais ma porte que contrainte et forcée. Il fallait pourtant vivre le quotidien, réadapter ma vie. Apprendre à marcher avec une canne blanche. Suivre les recommandations qui pleuvaient en tous sens.

Dans la maison, j'avais mes trajectoires balisées. De ma chambre aux toilettes, des toilettes à la cuisine, de la cuisine au canapé. J'empruntais ces chemins, mais je ne m'attardais pas. Je regagnais très vite mon nid.

Alors, les semaines passant, Papa avait pris le parti de ne plus me rejoindre dans ma chambre. Si je voulais le voir, c'était à moi d'aller à lui. En mal de sa tendresse, en manque de sa présence apaisante, il avait bien fallu, à force, que je me fasse violence.

Dès lors, je quittais progressivement mon abri pour venir me réfugier, contre lui, sur le canapé du salon. Je posais ma tête sur ses genoux et je finissais par m'y endormir, soulagée. J'étais réveillée, régulièrement, par le murmure des pages de son livre ou par le bruissement de son journal. Il me faisait parfois la lecture, au fil de ses émotions littéraires ou politiques.

Petite Lina, toujours en quête de ma présence, installait alors, sous la table basse, sa cabane de tissus et de coussins. Tout contre nous.

À la fin de l'hiver, mes parents considérèrent que la maison n'était plus suffisante et décidèrent qu'il me fallait marcher tous les jours. C'était non négociable. Nous parcourions les quelques rues et chemins à proximité directe de la maison. J'apprenais, en pestant, à me déplacer avec ma canne. Ils apprenaient à me guider et à me faire confiance. Je m'enfermais dans ma chambre à chaque retour de ces sorties quotidiennes imposées.



## Derrière la vitre

Enfin, il y eut ce fameux jour de mars : le jour où Maman revint de chez le voisin, avec son rocking-chair. Le vieux monsieur se souvenait de moi quand, petite, je m'isolais dans le fauteuil à bascule, engourdie par le balancement hypnotique, tandis que Maman et lui conversaient sans discontinuer. Notre voisin me le confiait donc, mais à la condition qu'il puisse nous voir, le fauteuil et moi, depuis la fenêtre de sa cuisine.

Maman installa alors le rocking-chair sous la véranda. Elle y déposa quelques couvertures et coussins confortables. À moi de m'y faire ma place. Je devais la négocier avec le chat. Je pris, dès lors, mes quartiers derrière la vitre.

Très vite, le rocking-chair, le chat et moi, formâmes un trio d'inséparables, auquel s'adjoignaient Lina et son univers dès son retour de l'école.

Soupirs, ronronnements, bavardages de ma petite sœur, grincements et « tacatacs » réguliers du fauteuil à bascule... Ensemble, nous composions une mélodie rassurante qui canalisait, un moment, mon esprit torturé, tandis que le printemps, lui, s'épanouissait tranquillement.

Hélas ! Ce printemps-là, était bien différent des autres. Il n'avait pas la saveur des printemps que nous attendions chaque hiver. Il sentait l'amertume et le désespoir. Comme chaque matin, depuis trop longtemps déjà.... Comme chaque matin, quand la mélopée déchirante de mes « désormais impossibles » reprenait ses cruels assauts. Ces irrémédiables assauts.

## La caresse du soleil

Pourtant, un jour où je ne l'attendais plus, un petit rayon de soleil vint me réchauffer la joue à travers la vitre. Et, ce jour-là, à cet instant-là, il me réchauffa l'âme. Pourquoi celui-là ? Celui-là et pas un autre ? Ce petit rayon de soleil-là, me sortit de ma torpeur. Il m'appela à lui, dehors, sous le ciel. Au grand air !

J'étais soudain lassée de me lamenter à ne rien faire. J'en avais fini de m'entendre. Je voulais entendre le chant des oiseaux ! L'entendre pour de vrai, au fond de moi. Je voulais sentir crisser les feuilles sous mes pieds et prolonger la caresse du soleil sur ma joue.

Papa et Maman étaient absents encore pour un moment. Qu'à cela ne tienne ! Je décidai de m'aventurer en forêt avec Lina. Là, maintenant ! Parce que c'était maintenant que le soleil m'appelait. Maintenant que la vie reprenait enfin en moi et m'appelait à elle.

À cette annonce, Lina sauta aussitôt sur ses pieds. Je ne l'avais pas connue si pleine d'entrain depuis longtemps. Elle riait et parlait à la fois. Tandis qu'elle m'aidait à me préparer, elle nous imaginait déjà, déambulant dans les fougères et dégringolant les pentes sinueuses.

Nous aimions tant aller en forêt. Cette fois-ci, enfin, nous y allions... Avec une canne blanche.

Et Lina qui rêvait l'impossible, continuait ses délires ! Elle avait hâte que je l'aide à grimper, que je grimpe moi aussi. Que je danse sur le rocher comme elle disait. J'aurais voulu qu'elle se taise. Je lui en voulais de nier l'évidence !

Ma petite sœur semblait vouloir oublier que ce ne serait plus jamais comme avant.

Avant... Avant, ce que j'aimais par-dessus tout, lorsque nous étions en famille, c'était vagabonder, crapahuter de rocher en rocher. Grimper ici, sauter là et puis soudain, nous arrêter, émus, touchés par la beauté de la lumière à travers le feuillage. Sentir à notre silence, que ce moment était éternel. Nous taire pour accueillir la forêt...

Oubliées, un instant furtif, mes lamentations lancinantes s'emparèrent à nouveau de moi, aussi vives que l'éclair.

Tout était fini ! Guidée par ma petite sœur, chacune tenant une extrémité de la canne, elle devant, et moi derrière, je marchais tandis que les larmes roulaient sur mes joues. Je pleurais les couleurs disparues : le beau vert tendre des bouleaux au printemps, le bleu du ciel et le rose de la callune. Grimper, courir, peindre, contempler la forêt... C'était fini !

En chemin, je me demandais pourquoi vouloir braver cette forêt. Elle que j'aimais tant, j'en venais à la craindre. Trois pas sous les arbres et je serais déjà arrêtée dans les fougères à me prendre les pieds dans les branches et trébucher dans les racines...

## Débordements rageurs

Arrivée péniblement dans notre coin secret, je m'avachis contre un rocher, épuisée de nerfs et de tristesse. J'entendais Lina courir partout tel un chien fou. Elle faisait le tour de notre territoire. Sa joie sciait mes forces. Je me laissai glisser le long du rocher et me recroquevillai sur moi-même. Je lui bafouillai, un peu trop sèchement, de jouer dans le coin, en faisant attention, car je ne pouvais pas veiller sur elle.

Je crois que c'est à ce moment-là qu'elle redescendit sur terre. Brutalement. Elle s'immobilisa, tout près de moi. J'entendis son silence. Et puis... Et puis, elle se mit à crier, à hurler ! Je me bouchai les oreilles pour échapper à sa folie. Elle trépignait. Elle se roulait par terre. Elle voulait que je voie à nouveau. Elle voulait que ce soit comme avant, quand nous jouions toutes les deux. Mais moi, sa grande sœur, je ne pouvais pas. Cela me rendait malade ! Je restais là, abattue, accrochée à mon rocher comme à une bouée.

Et, tapant des mains et des pieds, Lina pleurait de rage et de solitude. Moi, sa sœur, j'étais là, mais je n'étais pas là ! Je n'étais pas là pour elle. Pas là comme elle en avait besoin. Profondément besoin. Ses hurlements m'envahirent. J'allais devenir folle moi aussi. J'explosai soudain en sanglots. Mon barrage intérieur céda.

## Silencieuses

Alors, Lina se calma net. Elle se précipita pour me consoler et me prit dans ses bras. Elle pleurait tout contre moi, tandis que nos respirations se calmaient peu à peu.

Nous restâmes longtemps ainsi. Silencieuses. Je lui caressais les cheveux tout doucement. Nous écoutions les oiseaux chanter, les feuilles des arbres danser au vent. Le silence se faisait en moi. Mes sanglots m'avaient sauvée de ma rage.

J'étais là, assise par terre, ma petite sœur lovée dans le creux de mes bras. Des frissons de larmes me parcouraient encore de temps à autre. Je me laissais bercer par la tendresse qui m'enivrait. Nous étions là, ensemble, totalement habitées par la douceur du moment. Ces instants de retrouvailles se gravaient en moi.

Enfin, l'odeur des pins alerta nos sens. Cela sentait les balades au cœur de l'été, quand l'odeur de la sève emplissait la forêt et que nous ramassions de magnifiques pommes de pin. Lina s'extirpa de mes bras, toute peine oubliée. Elle voulait m'apporter la plus belle. Moi, je laissais traîner mes mains au sol et jouais avec les aiguilles de pin.

Lina, tout à sa quête, revint en commentant sa trouvaille. Elle rapportait un trophée. Je pris la pomme de pin à deux mains pour la contempler de tous mes doigts. Je ne m'étais jamais aperçue auparavant que c'était plein de piquants !

Un peu plus tard, ma main vagabonde parcourait le rocher. Celui-ci s'effritait de sable au passage et je continuais ainsi à laisser glisser mes doigts dans les anfractuosités. Ces reliefs devenaient des collines, des ravins et des montagnes, que je parcourais avec délice comme le ferait un grimpeur. Parfois, j'attrapais les prises et les testais du bout de mes doigts en plein éveil. Je saisis doucement la main de Lina pour lui offrir ce beau voyage.

## Mes mains aux aguets

Nous étions toutes les deux silencieuses, à nous laisser accueillir par la pierre, quand Lina me réveilla par son enthousiasme. Elle avait décidé que nous irions à la grotte.

Je m'entendis lui répondre que c'était moi qui nous guiderais. Je n'en revenais pas. Notre grotte était toute proche certes, mais en serais-je capable ? Lina me soutint pour me redresser.

Debout contre le rocher, mes mains aux aguets, je pris mes repères. Ce rocher, je le reconnaissais avec sa forme si particulière. Il se situait à une cinquantaine de mètres de la grotte, du côté de sa petite entrée. Mon pied droit buta contre un tronc. C'était le petit bouleau. J'en savais maintenant suffisamment pour m'orienter.

J'empoignai le tronc du bouleau d'une main, de l'autre je balayai l'air avec ma canne pour repérer les obstacles. À tout petits pas, j'avançais en balayant le sol du pied. Et je continuais, le cœur battant la chamade, jambes tremblantes, encouragée par Lina qui me laissait l'initiative.

Bientôt, ma main gauche buta contre le tronc du petit chêne tordu. Une des extensions de la cabane y était fixée. Je soufflai, soulagée et étonnée à la fois : j'avais su me repérer.

Enfin, en m'appuyant sur le tunnel de branchages, je m'accroupis, un peu hésitante et abandonnai, là, ma canne et mon sac à dos.

À quatre pattes sous l'étroit passage de feuillage et de bois mort, j'avançais. Droit devant moi. Lentement, très lentement. Émue. Profondément émue.

Plus que jamais, j'étais attentive au contact des éclats d'écorces, des brindilles et des pommes de pin que j'écrasais sous mes genoux et mes mains. Plus que jamais, j'étais à l'écoute de leurs craquements discrets. Lina me suivait de près, silencieuse. Elle goûtait, elle aussi, la saveur du moment. Je n'en doutais pas.

Bientôt, il ne me resta plus qu'à me glisser dans la grotte. J'avais réussi.

## **Pourquoi pas ?**

Assise, contre la paroi, épuisée, triste et rayonnante à la fois, j'étais assaillie par des émotions contradictoires. Alors que Lina m'enlaçait et criait son admiration, des sensations et pensées fulgurantes, comme jaillies d'une fontaine, se bouscuaient en moi, dans un désordre absolu.

Je ne pouvais plus voir et vivre comme avant, mais je pouvais sentir autrement. Sentir de tout mon être. Bien sûr, je ne verrais plus les couleurs, mais je les avais emmagasinées en moi. Je les ferais revivre. Je n'avais plus les yeux pour voir, mais j'avais les mains pour me guider, les pieds pour marcher. Marcher à tâtons, mais marcher malgré tout !

Non, c'était sûr, je n'avais pas rêvé ma vie de cette manière. Je ne l'avais pas désirée ainsi. Non. Vraiment non. Mais, puisque c'était ainsi, puisque je n'avais pas le choix, puisque d'autres, ailleurs, le vivaient déjà ou le vivraient un jour : « Pourquoi pas moi ? »

Ce « pourquoi pas », inenvisageable il y a peu encore, se faisait place doucement. Doucement, mais sûrement. Cette fulgurance inespérée s'immisçait en moi. Je ne pouvais plus l'ignorer car elle y était née et je l'intégrais déjà. Pensée effrayante qui m'apaisait malgré moi. Je l'accueillais, révoltée et reconnaissante à la fois. Je pressentais que j'étais à l'aube d'un monde nouveau qui m'était inconnu jusqu'ici. Une nouvelle humanité intérieure.

## **Les oreilles à l'affût**

Perdue un instant dans le vertige de mes pensées, j'en avais oublié Lina et la forêt. Ma petite sœur, d'ailleurs, attirée par je ne sais quoi hors de la grotte, m'avait abandonnée depuis un moment déjà.

Finalement, la forêt s'invita à nouveau en moi. C'est le toc-toc d'un pic vert qui me rappela à elle. Lointain au départ, il se fit de plus en plus insistant. Mes oreilles à l'affût guettaient l'oiseau. Celui-ci, puis un autre. C'était un chant printanier qui me réveillait l'âme et faisait jubiler mon être à en éclore de joie.

J'en étais là, toute pleine de gratitude pour cette renaissance intérieure, quand je reçus, sur mes cuisses, une lourde branche. Je ne l'avais pas vue venir, bien sûr ! J'avais entendu ma sœur approcher par l'ouverture du fond, mais je n'avais pas pu anticiper la branche qu'elle me lâchait là, sans crier gare. C'était un appel. Un appel à la rejoindre dans son univers. Et mes mains parcourant l'écorce de toute part, mon esprit rejoignit Lina peu à peu.

Mon imagination, endormie par l'épreuve de cet hiver sans lumière, reprenait ses droits. Une nouvelle cabane m'apparaissait, adaptée à ma cécité. Cette branche, solidement attachée entre les arbres, pourrait me servir de rampe pour me guider vers la grande entrée. Et puis, assise par terre, je pourrais à mon rythme, déblayer le sol. Il était jonché de brindilles et de pommes de pin. Il y avait tant à faire en fait. Si Lina apportait les branches, je pourrais bien l'aider à ma manière !

## **De possible en possibles**

Finalement, mon esprit en alerte gambadait dans la forêt, de possible en possibles. Mes oreilles en éveil se rassasiaient des sons aimés et reconnus. Aux chants des oiseaux, se mêlait le chant des arbres. Leurs branches entremêlées grinçaient sous la brise. Je m'émerveillais du bruissement des feuilles naissantes des bouleaux....

Je ne voyais rien et pourtant je ressentais tout. J'imaginai tout. J'étais pleinement présente à ma forêt que j'aimais tant. Pleinement unie à ma petite sœur qui s'affairait autour de moi.

Quelques sanglots me secouaient encore et m'ont secouée souvent, depuis. Mais ce jour-là, mon Trésor, pour la première fois depuis de longs mois, j'entrevois un peu de lumière. Et cette petite lumière, j'allais la protéger. La protéger, si possible, de mes découragements inévitables et nombreux. La déterrer du plus profond de moi, quand tout y serait noir.

Et qui sait, peut-être, transformer le noir en couleurs...



*Voilà mon Trésor, les mots sont couchés là. Je te remercie de ton entêtement à vouloir me lire. Je te remercie de m'avoir aidée à accoucher de mes mots, en m'incitant à les écrire.*

*Mon histoire, tu en connaissais des bribes, partagées avec toi depuis ton enfance. Tu ne découvres peut-être rien en fait. Mais si, je pense que si... Tu découvres mon cheminement. Celui qui m'a permis d'accueillir et d'accepter ce qui m'était donné à vivre. Celui qui m'a permis de devenir celle que je suis : une femme épanouie. À toi maintenant, d'y sentir, d'y percevoir ce qui résonne en toi.*

*Ta Maman qui t'aime tendrement.*